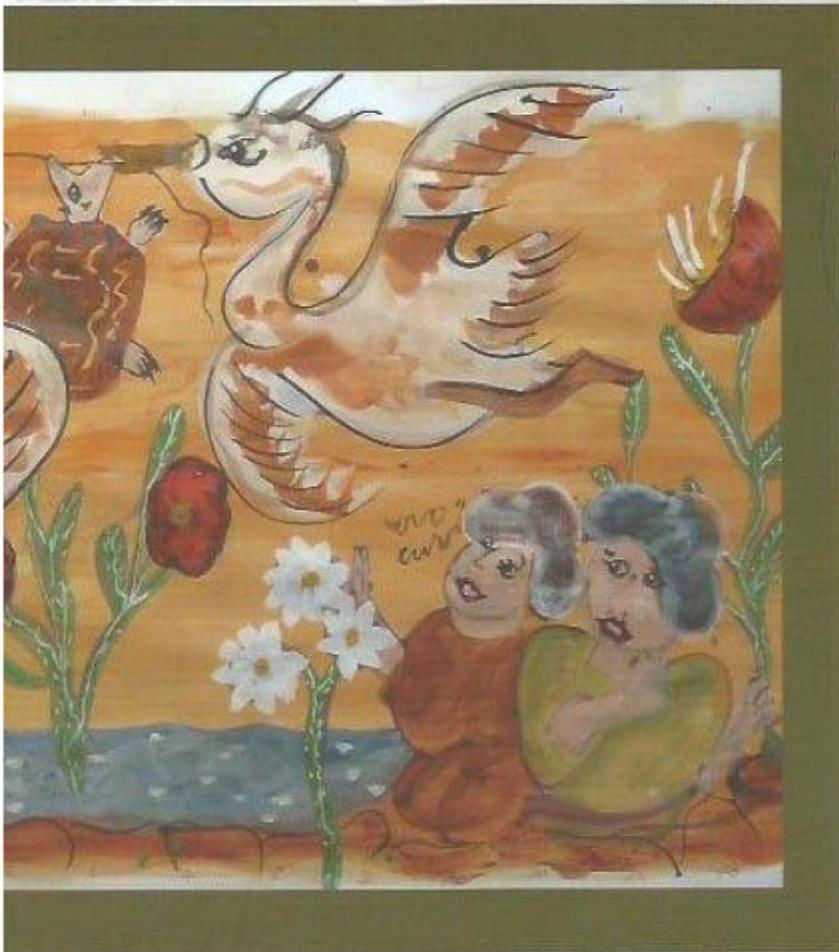




Les Cahiers Sagesse Flandres

N°14 DOSSIER RENÉ GUÉNON II

L'HOMME MODERNE EST RÉELLEMENT INAPTE...



Grande Loge Provinciale des Flandres





Avant-propos

Guénon maçon ?

Table ronde autour de Ferdinand Ossendowski

La métaphysique orientale

Réticences chrétiennes

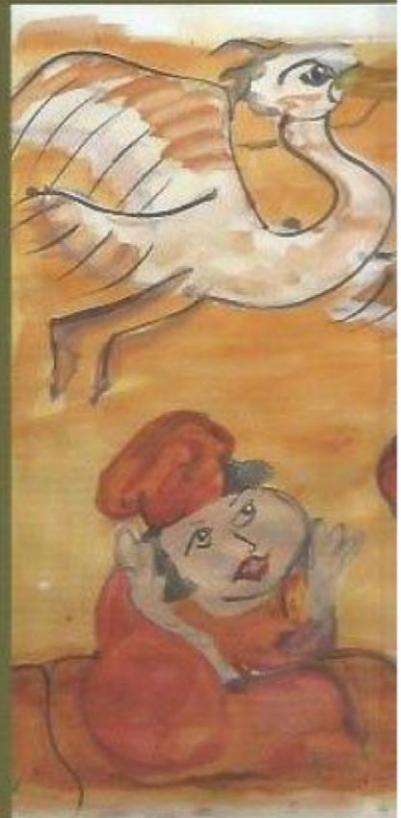
L'ésotérisme de Dante

Aperçus sur l'initiation

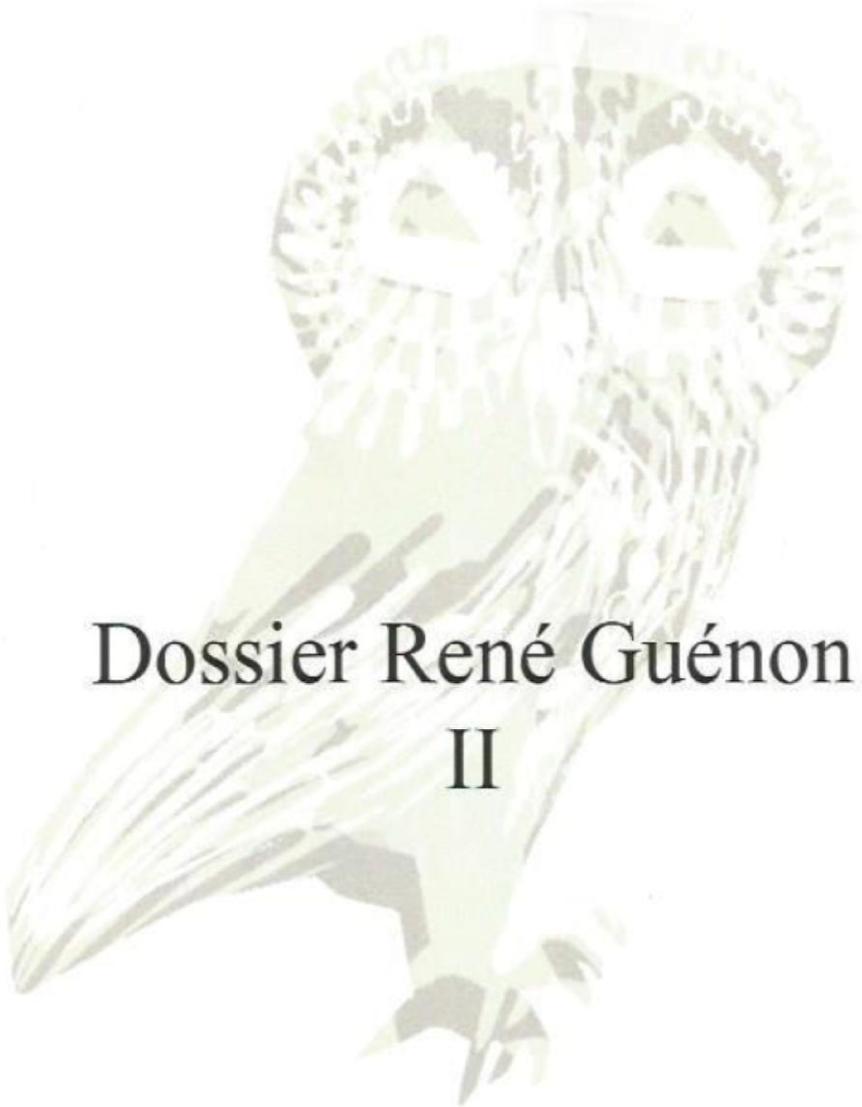
Ésotérisme ou mystère chrétien ?

Les dualités cosmiques : un inédit de René Guénon

Le Christ prêtre et roi



Grande Loge Nationale Française



Dossier René Guénon

II







Avant-propos

Quelles que soient l'originalité et la profondeur de sa pensée, et les émules qu'elle suscite, tout homme qui décide de l'exprimer se doit d'être un jour confronté avec d'autres pensées, qui ne sont pas moins légitimes, authentiques et fondées.

René Guénon n'a jamais prétendu ni surtout voulu avoir de disciples. Il ne peut donc y avoir de « dogmatisme » qui oserait se revendiquer de son œuvre. Cette remarque n'est pas sans intérêt : notre auteur n'a pas hésité à se confronter aux opinions d'autres penseurs de son temps, dans des occurrences diverses : courriers, articles publiés, tables rondes...et l'on sait qu'il eut la dent plutôt dure avec ceux qui ne partageaient point ses vues arrêtées.

S'il fut invité à de telles manifestations intellectuelles, c'est qu'il était déjà reconnu et considéré comme un homme qui compte, un de ceux qui marquent leur époque. Même ses adversaires de tout bord lui reconnaissent la constance (intransigeance ?) de ses thèses, la qualité et l'incorruptibilité de ses écrits en ce qui touche le domaine si vaste de l'ésotérisme.

On l'a dit, Guénon a eu le mérite en son temps de mettre un peu d'ordre dans l'auberge espagnole de l'occultisme, de l'ésotérisme de bazar ou de comptoir, et de tout ce qui touchait à l'époque à des pseudo-sciences aux vocations improbables et souvent bien rémunérées dans l'unique intérêt de leurs instigateurs. Sa rigueur incontestée fait qu'on lit aujourd'hui encore René Guénon et beaucoup moins Eliphas Lévi, Papus ou Irène Blavatsky.

Mais, et cela est salutaire, les écrits et la pensée de cet auteur hors norme doivent aussi être examinés à l'aune d'autres traditions également légitimes. Après tout, lui-même a procédé de

la sorte. On peut être adepte de la pensée guénonienne sans en être l'esclave, ce dont il ne voulait pas.

Car René Guénon nous donne à réfléchir, à penser, à méditer, aussi à justifier et, nécessairement, à consulter d'autres auteurs pour voir s'il pourrait ou non « avoir raison ». Il faut une bonne connaissance de son œuvre pour prétendre la critiquer utilement, et c'est précisément le cas de certains contributeurs au présent ouvrage.

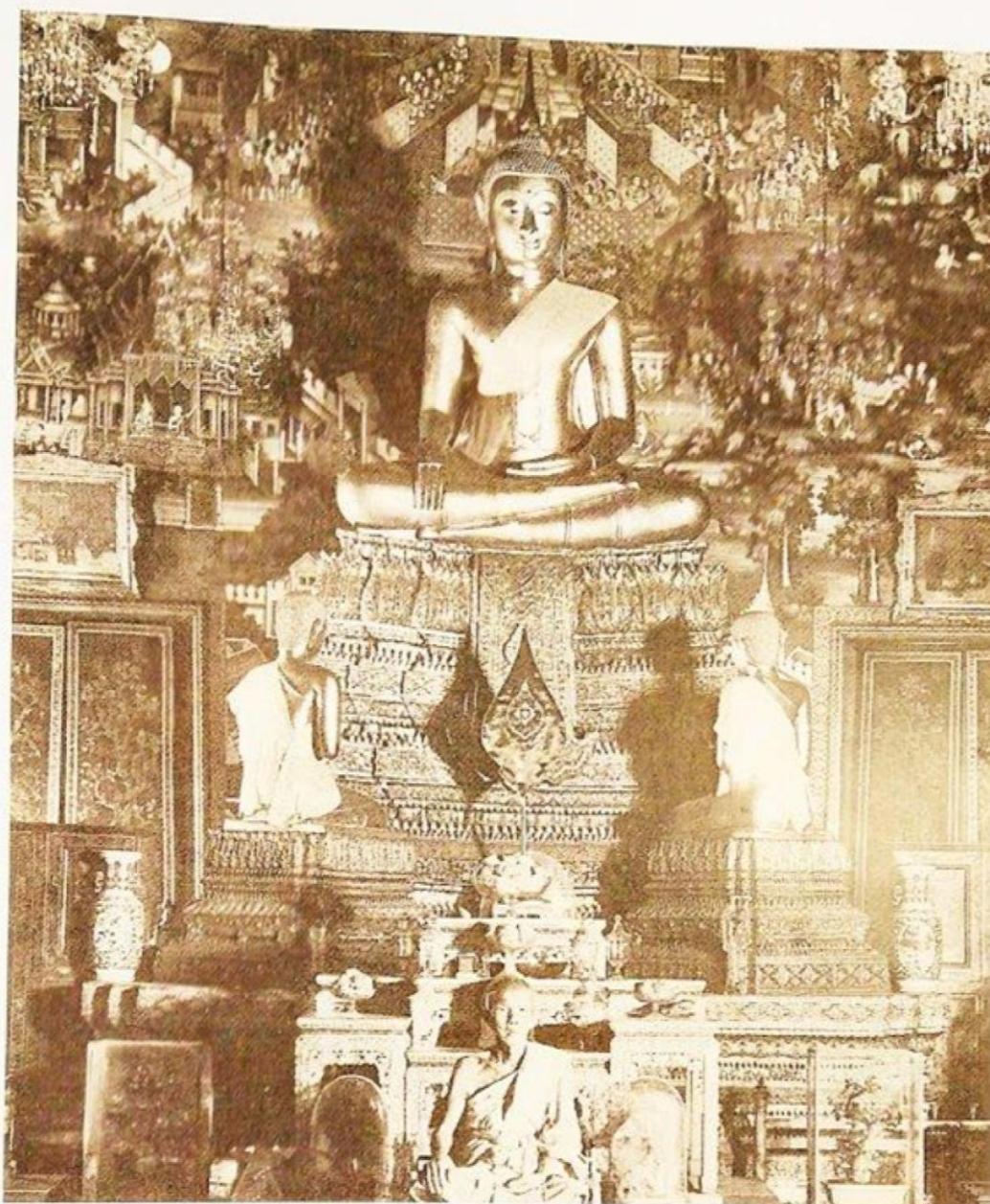
Lisons et relisons René Guénon et, parce qu'il nous y invite par obligation, les sources fructifiantes qui ont nourri ses écrits. Comme tout homme qui réfléchit un tant soit peu, Guénon a lu, reçu et appris, il a été enseigné, initié, puis a pensé par lui-même selon la voie qu'il s'est peu à peu choisie, élaboré sa vocation en triant dans ce qui lui convenait le mieux pour atteindre à sa propre et intime réalisation. Il n'a pas écrit seulement pour lui mais pour d'autres, dont nous sommes.

Il ne saurait y avoir de pensée unique en Franc-Maçonnerie. L'œuvre de René Guénon n'en est pas la seule référence. N'oublions pas que notre ancienne confrérie, née dans un Occident médiéval évidemment et uniquement chrétien, ne connaissait pas encore René Guénon alors qu'elle baignait déjà dans un christianisme déjà commenté et expliqué par ceux que l'on nomme les *Pères de l'Église*. Apôtres, évangélistes, rédacteurs d'épîtres et d'autres textes chrétiens reconnus comme légitimes et authentiques, donc traditionnels, puis commentateurs, théologiens et exégètes divers (Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, Jérôme, Irénée de Lyon, Augustin, et bien plus tard Thomas d'Aquin et quelques autres, pour exemple) sont peut-être aussi des sources à consulter utilement.

Ces hommes, qui ont entendu, accepté, compris, conservé, transmis et expliqué la Tradition ne sont pas moins recevables que René Guénon et nombre de « spécialistes » bien postérieurs.

René Guénon a légitimement imposé le retour aux origines de la Tradition.

Nous y sommes précisément.



Guénon Maçon ?

Par Jean Baylot

Les relations de René Guénon avec la Franc-Maçonnerie institutionnelle apparaissent floues, chaotiques et déroutantes. Nous prouverons ici, quoi que l'on en ait dit, qu'elles ne furent jamais hostiles et que l'œuvre guénonienne demeure essentielle à l'intelligence maçonnique du présent et de l'avenir. Le philosophe de la Tradition y exerce un magistère qui n'a pas fini

de porter fruit. On oublie cet impact, aux résonances encore en propagation, pour ne retenir que des incidents mineurs, nés de l'incompréhension, mal interprétés ou amplifiés.

Ses premiers contacts avec l'Ordre maçonnique suivent de près la date où il abandonna ses études universitaires. Nous sommes en 1907. La Franc-Maçonnerie française – plus exactement les groupements qui arborent son étiquette – est, pour la quasi-totalité, fourvoyée dans l'action politique et, ce qui paraît encore plus désaccordé, dans une propagande matérialiste et anti-religieuse.

Les passions nées de l'affaire Dreyfus sont au paroxysme. Les querelles de l'Etat et de l'Eglise battent leur plein. La Franc-Maçonnerie officielle soutient la politique d'Emile Combes et s'identifie à elle dans l'opinion. Des péripéties, laides ou tragiques, comme l'affaire des fiches ou la mort de Syveton, dressent dans leur réalité ou leur légende la toile de fond devant laquelle, pour les français, se développe la vie de ce qui porte le nom de Franc-Maçonnerie.

On comprend qu'un jeune homme de 21 ans, qui sent en lui un ardent bouillonnement, un appétit de comprendre, aux conséquences encore informulées, et qui est appelé à retrouver la grande Tradition perdue, ait ressenti, alors qu'il assemblait les prémices d'une métaphysique originale, peu d'attrance vers de telles entreprises.

Aux mêmes moments, des milieux cultivés marquaient un vif intérêt pour les courants mystiques et occultistes, toujours marginaux dans la Franc-Maçonnerie de tradition. Il s'était formé, à la fin du XIX^e siècle, un cénacle d'hommes fort divers, souvent brillants, comptant par exemple : Maurice Barrès, Joachim Peladan, Villiers de l'Isle Adam et Stanislas de Guaita. Nous ne pouvons nous étendre sur le sujet et renvoyons ceux qui en seraient curieux, à l'ouvrage de Victor E. Michelet : *Les Compagnons de la Hiérophanie*.

A l'inverse des positions de la Franc-Maçonnerie officielle, ces esprits entreprenaient, au début du siècle, la réhabilitation de la quête spirituelle initiatique. A leur tête, Teder (Detre) et Paul Sedir (Yves Leloup), mais surtout, le Docteur Gérard Encausse, connu sous le pseudonyme hermétique de Papus, emprunté au *Nucléméron* d'Apollonius de Thyane, et qui demeure l'un des plus grands noms de l'occultisme français. Des étrangers, comme l'allemand Reuss et l'anglais John Yarker, les assistaient. Il faut citer Albert de Pouvourville, qui fut un des parrains de Guénon.

Pour réussir cette régénération maçonnique, le Docteur et ses amis se portaient simultanément sur tous les fronts, se multipliant aux tâches de propagande, présent aux postes de commandement de Sociétés aux titres multiples. Dans un Convent Maçonnique Spiritualiste qu'ils organisèrent à Paris du 7 au 10 juin 1908, on recensait : la Grande Loge Swedenborgienne, avec des compartiments de hauts-grades, la Loge Velleda, l'Ordre de Memphis-Misraïm, avec sa souche, la Loge d'origine espagnole Humanidad, le Rite National Espagnol, la Maçonnerie Ancienne et Primitive et une foule de groupes et groupuscules à vocation occultiste, hermétiste, alchimique, néo-templière, et même spirite.

Au centre de ce réseau complexe, Papus, qui crée, maintient, anime, coordonne et grâce à qui cette rencontre bigarrée a une apparence d'unité. Sa personnalité puissante domine passions, aberrations et partis pris, qui feraient tout éclater sans son autorité. Papus appartient certes à l'histoire de l'occultisme, mais aussi à l'histoire du siècle. Le jeune Guénon aboutit dans ce milieu, ayant rencontré le Maître à l'Ecole des Sciences Hermétiques – une autre des créations

de Papus – appelé bien que jeune mathématicien, par les premières curiosités de sa vocation mystique. Papus le distingua dès l'abord. Initié le 25 octobre 1907, Guénon est Maître le 10 avril 1908. Deux mois plus tard, au Congrès précité, il était déjà membre du Secrétariat, avec un rôle marquant. Ne fut-il pas chargé de piloter les congressistes à Notre-Dame, avec mission de commenter le symbolisme de la visite !

La personnalité du jeune homme était elle-même trop forte pour ne pas échapper très vite aux sujétions de l'arbitrage magistral, sans cesse prodigué pour maintenir la cohésion d'entreprises et de mentalités trop diverses. Deux esprits équipés pour être des guides, cohabitent malaisément. Guénon avait ressenti ses premières désillusions en acceptant la mitre d'« évêque gnostique ».

Le martinisme comptait, en effet, dans son environnement, un culte se réclamant du gnosticisme. Hélas, son épiscopat s'était scindé à propos de validité de « filiation apostolique », contestée pour le groupe auquel appartenait Guénon, dit Albigeois. Jugeant ces querelles byzantines, ou plus simplement puériles, et cherchant des accueils mieux adaptés à ses curiosités, Guénon fonde une revue, *La Gnose* (1909-février 1912) dont les textes contiennent en puissance tous les grands thèmes autour desquels foisonnera son œuvre. Cherchant toujours, il est amené à fonder ou à dominer, pour son propre compte, l'Ordre Templier. Sentant qu'il va échapper à la cohésion jusque-là maintenue, dans un difficile équilibre, l'Ordre Martiniste et l'Ordre de Memphis l'excluent.

Il existe un dossier, de la main de Teder. L'accusation est, à la fois, trouble et ridicule. Avec deux compagnons de son âge – il a 23 ans – et le secours du Grand Orient et de l'« Ordre des Jésuites », Guénon est accusé d'un complot tendant, par l'organe de cet Ordre du Temple, qu'il a fondé, à détruire ou à subjuguer le martinisme et ses organisations filiales.

De juin à août 1909, s'échelonnent les exclusions des groupes divers.

A la vérité, la cohabitation de deux esprits exceptionnels, Papus et Guénon, n'était plus possible. Il s'ouvrait un conflit de génération. L'exclusion fut la forme prise par une séparation devenue inéluctable. Avec le recul, il n'en reste rien à porter au débit de quiconque. Pour Guénon, ce fut le signe d'un essor personnel. Une seconde étape de sa carrière maçonnique sera vécue à la Grande Loge de France.

Bien qu'associé le plus souvent aux jeux interdits qui sont ceux de la Maçonnerie française dévoyée, cette Grande Loge a gardé des foyers de tradition. C'est le cas de la Loge Thebah, vers laquelle va Guénon. Cette Loge est restée profondément traditionaliste, au moins quant à la forme de ses travaux. Entré vers 1910, il semble que le nouveau venu se soit intéressé au milieu qu'il découvrait. Le *Symbolisme* a publié une conférence intitulée « l'Enseignement initiatique » qu'il fit à ses frères. La qualité de l'étude montre sa considération pour la voie maçonnique. Texte de grand intérêt où l'on lit – déjà – ce qui sera développé dans l'un de ses plus beaux livres *Aperçus sur l'Initiation*. A lire cet enseignement on se convainc du lien spirituel – le seul qui ait du prix – qui rattachait René Guénon à la Franc-Maçonnerie. Pourtant, la guerre passée, il ne revint pas en Loge. Il vivait alors à Blois et ne regagna Paris qu'en 1921. Son œuvre avait mûri, puisque c'est l'année où il publie son premier ouvrage important. Un grand théologien accablé par la réflexion et les travaux d'accompagnement de toute recherche, passe plus de temps dans sa cellule, ou devant sa table que dans la chapelle, sans trahir pour autant sa foi. Comment un génie comme Guénon s'évertuant à trouver les mots par lesquels il ferait comprendre aux autres ce qu'était la Tradition que pour son propre

compte, il avait retrouvée et ressaisie, n'aurait-il pas senti un certain vide, une certaine inutilité dans le Temple un peu desséché d'une Loge, même traditionaliste, où se déroulaient des rites entièrement formels. Il ne s'agissait pas du choix d'un idéal, mais de l'établissement, plus simple, d'un emploi du temps. La non réapparition de l'être physique de René Guénon, dans une enceinte maçonnique, ne signifie pas une rupture. C'est un aménagement du labeur, dans un sentiment d'utilité.

On a tiré argument d'articles publiés dans la *France Antimaçonnique*, sous la signature du Sphinx, pour conclure à la répudiation de la Franc-Maçonnerie. Ces articles, concomitants à la présence de l'auteur dans une Loge, ne contiennent rien d'hostile à l'Ordre. L'auteur y analyse la déviation des organisations françaises, tout en certifiant leur régularité initiatique d'origine. Guénon montre l'incompatibilité de leur mission originelle avec l'antithésisme obsessionnel. Il tente précisément d'expliquer aux catholiques que la Maçonnerie ne doit pas être jugée sur ces aberrations et souhaite que le catholicisme, majoritaire en France, serve de support ésotérique à l'élite venant à partir de lui, retrouver la source lointaine et unique.

C'est l'organisation de ces tâches qui l'écarta de toute participation physique à une organisation maçonnique formelle, fort éloignée au surplus de ses conceptions. Plus convaincant demeure le lien de son esprit avec l'Ordre dont il avait sans répit proclamé la mission, déplorant qu'il en parut ignorant. Une preuve de ce lien est dans le soin avec lequel, sans défaillance, il suivit et commenta, en censeur spécialisé, la littérature maçonnique. Le *Symbolisme*, d'Oswald Wirth, par exemple, représentait ce qu'il y avait de meilleur, dans un mouvement voué à la spiritualité traditionnelle. Chaque mois Guénon le lisait, le commentait, sans concession, avec une évidente sympathie. Même la critique, parfois dure, laisse percer un intérêt direct aiguë pour une institution dont on a affirmé la prédestination. Disciple de Wirth, Marius Lepage possède des lettres qui confirment ce jugement. Si la correspondance de Guénon peut un jour être éditée, elle sera convaincante. Observons que tout au long de ses critiques, Guénon fustige durement les attaques sottes ou fielleuses de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*. Attentif à la démarche de la Franc-Maçonnerie organique, celle-ci tient-elle vis-à-vis de cet ami éclairé, par réciprocité, l'autre extrémité du lien ?

La réponse est très nettement affirmative. Dans la fraction – l'élite peut-être – qui met un soin vigilant à sauvegarder l'essence traditionnelle de l'Ordre Maçonnique, nombreux sont ceux qui, avec des validités diverses, se réclament de Guénon. Les grandes directions de son œuvre calquent celles auxquelles parviendrait tout esprit apte à en bâtir la synthèse. Avec Guénon, on la découvre, non par l'assimilation mais par l'aptitude à la retrouver chacun pour soi.

La Franc-Maçonnerie, en France, vit un retour assez marqué à ses sources, par besoin, sans que tous ceux qui y aspirent le sachent. Ceux qui le réalisent invoquent Guénon. S'il est constant que les œuvres fortes n'atteignent la vraie consécration qu'après un premier temps d'effacement, l'épreuve fut ici très brève et concluante. L'association de sa pensée à la vie maçonnique est un phénomène irréversible.

Une Loge parisienne a nom : *La Grande Triade* ; ce choix est sans commentaires. Exemple de l'intérêt qu'il maintint, il lui adressa, lors de sa création, une lettre de souhaits. La Loge demande à ses membres une profession de foi guénonienne qu'elle entretient en cultivant fidélité et intelligence autour des textes. Tout ceci n'est-il pas l'éclatant témoignage des liens de René Guénon et de la Franc-Maçonnerie, attestés par le comportement des deux parties ?

L'Art Royal relève d'une haute ambition dont il est bien évident que l'écarte la médiocrité contraignante réitérée des sujétions de la vie courante. Rien ne pouvait exalter, dans une collectivité humaine, forcément banale, quelle qu'elle soit, un esprit placé dès le départ sur les sommets. Rien n'est plus réconfortant que l'intérêt dont il a honoré – et elle le lui rend avec ferveur – l'institution maçonnique où il discernait qu'elle était élue, pour que par elle, l'initiation reçoive un témoignage, à la condition qu'elle se maintienne hors la promiscuité du quotidien et l'imposture décevante de la matérialité contingente.



Les Nouvelles Littéraires du 25 mai 1924

Compte-rendu de la table ronde sous la direction de Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des Nouvelles Littéraires

« L'arrivée à Paris de M. Ferdinand Ossendowski, qu'on a appelé le Robinson Crusoe du vingtième siècle, et dont tous les critiques sont unanimes à considérer Bêtes, Hommes et Dieux, son premier ouvrage traduit en français comme un livre prodigieux, le plus

passionnant récit de voyage qu'ils aient jamais lu, ne pouvait passer inaperçu. Nous avons eu la bonne fortune de nous entretenir avec M. Ossendowski, l'homme qui a vu le Bouddha vivant, et nous avons eu la chance non moins précieuse de pouvoir le faire rencontrer avec les trois personnalités françaises qui semblent les mieux désignées pour affronter leurs doctrines et leur science à ses expériences, et pour juger, à la lumière des concepts occidentaux, la somme incroyable d'observations qu'il a rapportée de sa dramatique randonnée à travers l'Asie. J'ai nommé l'historien de l'Asie, M. René Grousset, que nous avons présenté à nos lecteurs il y a quelques semaines, Jacques Maritain, le philosophe catholique, à qui est dû en grande partie le renouveau thomiste dans ce pays, et M. René Guénon, l'hindouiste, dont les méditations nous ont valu ce livre remarquable, l'Introduction aux doctrines hindoues, et qui publie ces jours-ci sur les questions qui angoissent la conscience européenne, un petit précis riche de substance, Orient et Occident. »

(F. Lefèvre fait alors état de la carrière de M. Ossendowski, puis il se remémore le débat.)

« Ferdinand Ossendowski est surtout sollicité par la question politique comme tous ceux qui furent victimes de la révolution russe. Il nous a fait d'intéressants rapports sur la Russie et le monde jaune. Il avait peine à répondre à toutes nos questions. Le philosophe catholique Jacques Maritain n'était ni le moins curieux ni le moins impatient. Essayons, au hasard de nos souvenirs, de reconstituer ce chassé-croisé. »

J. Maritain. – N'y a-t-il pas alliance entre le monde asiatique et les Soviets ?

Ossendowski. – Pour répondre à cette question, il faut remonter dans l'histoire. Le dernier descendant de Gengis Khan, Amoursana-Khan, qui était aussi empereur de Chine, se réfugia en Russie quand la dynastie Daotzin triompha de la dynastie Youan. En gage de reconnaissance, il transféra tous ses droits de Khan suprême à l'impératrice Catherine II. C'était, vous le savez, au XVIII^e siècle. Il lui donna aussi la sainte pierre de la prophétie, sorte d'agate noire qui était toute couverte de lichens. Aussi longtemps qu'elle était restée à Ourga, jamais la maladie ni le malheur n'avaient touché les Mongols ni leurs animaux. Depuis qu'elle a quitté l'Asie, le peuple mongol a commencé lentement à mourir.

Les tsars utilisèrent-ils ce titre de Khan suprême et la sainte pierre de la prophétie garda-t-elle en Russie tout son pouvoir ?

Ossendowski. – Catherine II n'utilisa pas ce titre, mais Alexandre I^{er}, conscient des devoirs qu'il lui imposait, aida – diplomatiquement – les Mongols dans leurs révoltes contre la Chine et, depuis lors, Mongols et Chinois font suivre les titres du tsar du nom de Khan blanc (Tzagan-Khan). Aussi, quand Semionoff, général de l'armée de Koltchak, devint vice-roi de l'Extrême-Orient, il demanda au Bouddha vivant d'Ourga le titre de grand Khan de Mongolie. Il l'obtint. Le baron Ungern n'était pas étranger à un aussi rapide acquiescement.

Semionoff est-il toujours le grand Khan de Mongolie ?

Ossendowski. – Il l'est, mais il n'exerce plus le pouvoir effectif. Il vit maintenant au Japon, à Nagasaki. Il combattait contre les bolcheviki, au district d'Oussouri, sur les bords du Pacifique, quand il fut séparé d'Ungern. Le pouvoir effectif revint alors à Ungern dont la première démarche fut de faire adresser par le Bouddha vivant à tous les peuples asiatiques

une bulle où il ordonnait la lutte contre les « bolcheviki, mauvais diables, mandait-il, qui vont tuer la moralité et l'âme de toute l'humanité ». Semionoff avait d'ailleurs été contacté par le Dalaï-Lama qui avait envoyé un message au Bouddha vivant lui ordonnant dès 1921 d'entreprendre la lutte pour la défense de l'humanité. C'est alors que le Bouddha vivant avait commencé la guerre, le baron Ungern étant son généralissime. On appelait Ungern le Dieu de la guerre, et j'ai vu, dans son armée, des représentants de toutes les tribus asiatiques. Ils luttèrent d'abord contre la Chine, pour l'autonomie de la Mongolie. Ils furent victorieux. Une fois libre, la Mongolie proposa à la Chine de prendre la tête de ce mouvement panasiatique contre les bolcheviki d'abord, et la race blanche ensuite. Mais la Chine est dans un tel état d'anarchie qu'elle ne put accepter. Elle est toute partagée en petits royaumes qui sont aux mains de généraux aventuriers. Devant son refus, la Mongolie prit le commandement de ses alliés et entreprit une lutte que le succès ne couronna guère. Ungern fut trahi par ses officiers, livré aux forces bolchéviques en Transbaikalie et tué. Depuis lors, ce sont les Soviets qui ont revendiqué les droits des tsars sur l'Asie. Depuis cinq ans, il y a eu à Petrograd onze congrès panasiatiques, et l'université de propagande de Moscou, où il y a deux cent mille étudiants, compte quarante mille étudiants asiatiques (les plus nombreux sont les Indiens des Indes britanniques ; les Chinois viennent ensuite, puis les Perses et les Turcs). La propagande bolchéviste est d'ailleurs fort habile. Le communisme n'est pas pour elle une doctrine d'exportation. L'Orient y répugne absolument. Elle présente la Russie comme l'avant-garde du monde jaune prêt à fondre sur la race blanche. Mais le Bouddha vivant et sa femme, sa femme surtout, faisaient obstacle à cette propagande. Les bolcheviki n'hésitèrent pas ; ils empoisonnèrent la femme du Bouddha il y a environ deux ans. Ne pouvant plus ouvertement lutter contre les bolcheviki, le Bouddha vivant se borne à maintenir le contact de tous les peuples pour former, l'heure venue, un grand royaume asiatique central. Le parti monarchique de Chine est en relations étroites avec le Bouddha vivant et, s'il triomphait, il forcerait la Chine à se joindre à ce mouvement antibolchevik et antirace blanche.

C'est dire que vous ne croyez pas les bolchevistes capables d'organiser un mouvement panasiatique ?

Ossendowski. – Je ne le crois pas. Ils ne s'appuient pas sur des éléments aussi purement asiatiques.

J. Maritain. – Y a-t-il des rapports entre le Bouddha vivant d'Ourga et Gandhi ?

Ossendowski. – Oui ; ils sont en relation, mais si une volonté de lutte contre la race blanche les unit, leur système est différent. Le Bouddha vivant est guerrier, Gandhi est pacifiste. Le mouvement suscité par lui n'est pas encore guerrier.

Connaissez-vous Rabindranath Tagore ? Ne critique-t-il pas cette lutte à outrance contre la civilisation occidentale ? Dans trois messages fort significatifs que Cecile Georges-Bazile vient de traduire en français sous le titre Nationalisme, on relève des déclarations formelles : « L'Occident est nécessaire à l'Orient. Nous sommes complémentaires l'un de l'autre par nos différents aspects de vérité, c'est pourquoi, s'il est vrai que l'esprit de l'Occident s'est abattu sur nos champs comme un orage, il sème néanmoins çà et là des graines vivantes qui sont immortelles. Et quand dans l'Inde nous deviendrons capables d'assimiler ce qui est permanent dans la civilisation occidentale, nous serons en position pour amener une réconciliation de ces deux grands mondes ».

Tagore est une intelligence nourrie de toutes les cultures du monde et ailleurs il déclare : « Je crois en la vraie union de l'Orient et de l'Occident. Toutes les gloires de l'humanité sont miennes. Aucun peuple ne peut faire son salut en se détachant des autres ». S'il a pour Gandhi une affectueuse estime, il redoute les gandhistes...

Ossendowski. – J'ai vu Tagore à Londres. C'est un Asiate. Dans ses yeux noirs, vous ne pouvez rien voir. Quand je regarde leurs yeux, j'ai toujours l'impression d'un écran qu'il faudrait soulever.



René Guénon – Ferdinand Ossendowski – Jacques Maritain

René Guénon. – Tagore est un Asiate bien occidentalisé.

Ossendowski. – Ne vous y fiez pas trop.

J.Maritain. – Avez-vous rencontré en Mongolie des traces d'évangélisation catholique ?

Ossendowski. – Non. Quelques franciscains, mais sans aucune importance.

René Guénon. – Pourtant les missionnaires catholiques seuls pourraient trouver audience auprès de l'âme bouddhiste. Malheureusement, ils commettent tous, à mon avis, la grosse erreur de s'adresser uniquement aux parias, aux castes non cultivées, et de ce fait méprisées. Ils limitent ainsi eux-mêmes étroitement le champ de leur influence puisqu'ils négligent tout ce qui constitue la vitalité intellectuelle du monde oriental.

René Grousset. – Vitalité intellectuelle, vitalité intellectuelle ! Mais il n'y a aucune activité philosophique dans le bouddhisme mongol.

René Guénon. – Qu'en savez-vous ? Ignorez-vous que la véritable sagesse est silencieuse ? La vertu du Bouddha est quelque chose de tout intérieur.

Mais nous parlerez-vous enfin, M. Ossendowski, du Bouddha vivant, celui que vous avez vu ?

Ossendowski. – J'ai vu celui d'Ourga. Il y en a d'autres.

C'est la trinité des Bouddhas vivants ?

Ossendowski. – Précisément, et ils ont chacun des attributs fort distincts. Le Dalaï-Lama qui réside à Lhassa au Thibet est comme l'incarnation, ou mieux la réalisation de la sainteté de Bouddha. Le Lama de Tasschi-Lumpo qui réside à deux cent kilomètres de Lhassa, réalise la sagesse et la science de Bouddha. Le troisième, le mien, que j'ai vu dans son palais à Ourga en Mongolie, représente la force matérielle et guerrière de Bouddha.

Je me sens ému ; je tends une oreille plus attentive encore. Je presse de questions le bienheureux contemplateur de sa Sainteté le Bouddha vivant : alors, est-ce vraiment plus qu'un homme ? Quelle impression avez-vous ressentie lors de votre première entrevue ? Formidable, n'est-ce pas ?

Ossendowski. – Oui. Malheureusement, c'est un vieil ivrogne.

Je recule effaré.

MM. René Guénon et Ossendowski d'un même élan. – Cela n'a aucune importance...

Ossendowski. – La force est aux marchands russes qui le forçaient à boire pour mieux l'exploiter. Il a perdu la vue. La personnalité du Bouddha vivant présente la même dualité que l'on retrouve dans le lamaïsme. Lorsqu'il devint aveugle, les Lamas tombèrent dans le plus profond désespoir. Quelques-uns assurèrent qu'il fallait l'empoisonner et mettre à sa place un autre Bouddha incarné ; les autres firent valoir les grands mérites du pontife aux yeux des Mongols et des fidèles de la religion jaune. Ils décidèrent finalement de bâtir un grand temple avec une gigantesque statue de Bouddha, afin d'apaiser les dieux. Ceci cependant ne réussit pas à rendre la vue au Bouddha, mais lui donna l'occasion de hâter le départ pour l'autre monde de ceux d'entre les Lamas qui avaient fait preuve d'un radicalisme excessif, quant à la méthode propre à résoudre le problème de sa cécité.

Les déclarations de M. Ossendowski nous surprennent. Nous nous expliquons mal l'étrange « morale » du Bouddha vivant.

M. René Guénon intervient. – Ne jugez donc pas ces choses avec vos catégories occidentales. Ce que vous appelez vertu est pour la sagesse hindoue quelque chose d'extérieur et de bien accidentel.

J. Maritain. – C'est ainsi que le Bouddha vivant ne néglige pas l'aide de sa confrérie de lamas empoisonneurs.

Ossendowski. – Ce sont les docteurs en médecine politique. Pour revenir au Bouddha vivant, il n'est d'ailleurs pas ivre tous les jours et, sauf cette tare, il m'a paru un homme fort supérieur. A certains moments, j'ai senti passer en lui comme une véritable inspiration. Il a soixante-quatre ans. Il est fils d'un écuyer du Dalaï-Lama. Il a lui-même un fils que les intrigues du Japon essaient de circonvenir.

J.Maritain. – Que pensez-vous du mystère du Roi du Monde, chef d'une humanité souterraine à la science et la puissance merveilleuses, que vous regardez dans votre livre comme le mystère central animateur de l'espérance mongole ?

Ossendowski. – Je suppose que cette légende a une origine politique. Aucune nation de l'Asie n'étant assez forte pour soutenir temporellement l'impérialisme de la religion jaune, cette fonction a été dévolue à une humanité souterraine et à son chef. Et ainsi les espoirs des Asiates ont le point d'appui nécessaire...en attendant le nouveau Gengis-Khan.

René Guénon. – L'idée du Roi du Monde remonte en Asie à une haute antiquité, et elle a toujours eu un rôle important dans la tradition hindoue et shivaïte qui forme le fond du bouddhisme tibétain.

J.Maritain. – Pour nous, en tout cas, ce nom évoque de singulières assonances. « Le prince de ce monde est déjà juge », dit l'Évangile.

De tous les phénomènes étranges dont vous avez été témoin, M. Ossendowski, et que vous relatez dans votre livre, y en a-t-il qui vous paraissent inexplicables ?

Ossendowski. – Je dois dire que j'avais passé plusieurs mois dans une atroce solitude, les nerfs à chaque instant tendus dans une incessante lutte pour la vie. J'étais mûr à toutes les suggestions et même les autosuggestions.

J.Maritain. – Cependant d'autres que vous ont eu la même vision de votre famille qui était au loin et bien des prédictions faites devant vous se sont réalisées. La prédiction n'est pas du domaine de la suggestion.

Ossendowski. – Je suis un voyageur et un observateur. Ainsi, je pars prochainement pour l'Afrique du Nord. Je vais visiter le Maroc (j'ai une lettre de recommandation pour le maréchal Lyautey), l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte. L'année prochaine je pousserai jusqu'en Afrique Centrale. J'ai l'impression que j'en rapporterai quelque chose. J'entre en sympathie avec les peuples, avec la terre elle-même. J'ai le romantisme de la terre.

J.Maritain. – Avez-vous constaté en Mongolie un enseignement quelconque donné par les Lamas ?

Ossendowski. – Les Lamas sont très intelligents et très cultivés, mais ils entretiennent le peuple dans la crédulité et la superstition. A tous les tournants de route, il faut offrir des sacrifices aux mauvais esprits. J'en ai offert moi-même d'innombrables. Le peuple vit dans une sorte de panthéisme grossier. Partout je l'ai vu courbé sous la peur.

J.Maritain. – Et ce sont les Lamas éducateurs qui veulent apporter à l'Europe le règne de l'esprit...Ce qui me frappe c'est qu'au lieu de ces distinctions entre ordres différents qu'on peut regarder comme une des plus précieuses acquisitions de la civilisation occidentale, et entre le spirituel et le temporel, entre le mystique et le politique, entre la hiérarchie intérieure de la sainteté et la hiérarchie du gouvernement spirituel.

René Guénon. – Mais il y a aussi là-bas une sagesse profonde que l'Occident ne sait pas apercevoir.

J.Maritain. – Je suis bien loin de le nier. Mais à quels mélanges donne-t-elle lieu ? Et de quel esprit relève-t-elle ? Il appartient aux théologiens catholiques de le discerner. Quand se décideront-ils à étudier cette question à la lumière de leurs principes ? Cela est urgent. Pourtant M. Ossendowski, une chose m'a étonné dans votre livre : ne semble-t-il pas, d'après ce que vous rapportez là, que cette sagesse soit tournée surtout du côté du gouvernement des choses créées ?

Ossendowski. – Cela est vrai sans doute de ce que j'ai vu à Ourga. N'oubliez pas toutefois qu'à côté du Bouddha vivant d'Ourga, et au-dessus de lui, il y a le Taschi-Lama et le Dalaï-Lama qui, détournés des choses de la terre, sont absorbés dans une pure contemplation.

J.Maritain. – En cela la religion jaune reste fidèle à l'une des plus profondes vérités de l'ordre spirituel. Et certes, ils ont raison de reprocher à notre civilisation son matérialisme et sa dissipation dans l'activité extérieure. Si l'Europe est dans les affres où nous la voyons, c'est qu'elle a failli à sa mission. Il lui suffit de revenir à sa plus authentique tradition qui, à bien meilleur titre que la tradition orientale, affirme la prééminence de la sagesse et de la contemplation.

Ossendowski. – Les jaunes pensent que la guerre de l'Asie contre l'Europe est une chose inévitable et sainte.

René Grousset. – Mais, le Japon si avide de progrès matériel et si passionnément tourné vers la civilisation occidentale, ne les suivrait pas dans cette voie.

Ossendowski. – Les Japonais sont regardés maintenant comme les renégats de l'Asie.

J.Maritain. – Ce n'est pas seulement la force qu'il faut opposer à la force, c'est l'esprit à l'esprit.

René Guénon. – Pourquoi parlez-vous d'opposition ? C'est plutôt alliance et entente qu'il faudrait dire.

J.Maritain. – Il n'y a pas d'alliance possible hors de la vérité.

René Guénon. – Telle est bien ma pensée. Mais l'Orient nous apporte une vérité qui peut s'accorder avec les vérités des plus hautes traditions occidentales, la tradition aristotélicienne et la tradition catholique.

J.Maritain. – La métaphysique d'Aristote ne s'accordera jamais avec une pensée qu'il faut bien, si ingénieusement que vous la défendiez, appeler panthéiste, et qui, en voulant aller plus loin que l'*être*, ne peut que disloquer la raison.

René Guénon. – Le mot panthéiste est un mot occidental qui ne saurait s'appliquer à la spéculation hindoue. Il n'y a rien de commun entre celle-ci et ce que nous appelons panthéisme, ni ce que nous appelons idéalisme.

J.Maritain. – Quant à la religion catholique, l'alliance en question ne serait pour elle qu'une inadmissible subordination et la ruine de la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre

surnaturel, entre la nature et la grâce. La théologie, appuyée sur les principes révélés de la foi, est la science suprême.

René Guénon. – Non pas, elle n'est qu'une détermination de la métaphysique, je parle de la véritable et authentique sagesse métaphysique. Celle-ci va bien au-delà.

J.Maritain. – Nulle science ne va au-delà de la foi révélée. De plus, la sagesse hindoue n'ignore-t-elle pas de façon complète, non seulement l'ordre de la moralité proprement dite – ce que nous appelons mérite, péché, etc... – mais aussi l'ordre de la charité ?

Ossendowski. – Le peuple mongol est honnête, pacifique, profondément estimable ; il pratique l'hospitalité. Mais il n'y a en effet aucune place dans la religion jaune pour la charité au sens d'amour de Dieu.

René Guénon. – C'est là un élément sentimental et par conséquent secondaire.

J.Maritain. – Allons donc ! C'est une vertu toute spirituelle et toute surnaturelle. « Dieu est charité ». C'est par elle seule que l'homme atteint la perfection, c'est par elle aussi, et par le don de sagesse qui en est inséparable, qu'a lieu la véritable contemplation. C'est par elle seule que l'Esprit peut régner parmi les hommes. Voilà le point capital sur lequel nul accord n'est possible avec l'intellectualisme absolu et l'ésotérisme hindou.

Il faut donc, d'après vous, M. Maritain, rejeter en bloc toute la pensée orientale ?

J.Maritain. – En aucune façon. Il y a des vérités précieuses, et très hautes à recueillir en elle, en se gardant de toute injustice et de tout parti pris brutal, et en évitant (sur ce point je suis d'accord avec M. René Guénon), de lui appliquer les méthodes déficientes que la critique rationaliste applique au christianisme en Occident. A condition toutefois de tout dominer par une intelligence fidèle aux vérités sacrées qui sont notre héritage ! On peut se demander si la culture gréco-latine, où est le salut de la raison, n'est pas destinée à perdre bientôt son privilège de fait, à cesser d'être la seule formatrice des intelligences, la culture devenant proprement mondiale...

Evidemment, on ne peut pas empêcher que les livres de Tagore, par exemple, ne soient traduits dans toutes les langues et n'apportent aux lecteurs cultivés du monde entier la conception orientale de la vie.

René Grousset. – Les Anglo-Saxons ont compris depuis longtemps que cette compénétration était inéluctable et qu'il était vain de s'y opposer.

J.Maritain. – Nulle barrière protectionniste n'est en effet possible pour les produits de l'esprit. Cette « dilatation de la culture » sera pour l'intelligence humaine une redoutable épreuve. Raison de plus pour étudier l'Orient avec attention et sympathie, mais en maintenant sans fléchir le dépôt hellénique, latin et catholique.

Ossendowski. – Je vous le répète, je ne suis qu'un observateur impartial, mais je ne vous cacherais pas que je songe parfois avec inquiétude à ce qui arriverait si des peuples entiers de la dernière marche des Mongols commençaient à émigrer vers l'Ouest. Que serait